

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les causeries de la quinzaine ont trouvé un aliment inattendu dans le procès et l'acquiescement de Tin-Tun-Lin, ce bon Chinois que tous les Parisiens connaissent. Il était accusé, on le sait, du crime de bigamie et a subi pour ce motif deux mois de prison préventive. Son avocat, un tout jeune homme, — M. Bonnier-Ortolan, — a plaidé sa cause avec une verve étonnante, captivant l'attention du public d'élite qui assistait à la séance par des révélations fort curieuses sur les mœurs et le caractère chinois. Le verdict du Jury a été pour Tin-Tun-Lin et son avocat un véritable triomphe, et chacun s'est retiré emportant du débat la meilleure impression.

Mme Judith Mendès, venue pour témoigner en faveur de l'accusé, a été l'objet d'une attention toute bienveillante; le souvenir de Théophile Gautier, son père, lui a concilié la sympathie de l'auditoire en même temps que les hommages empressés de ces messieurs du barreau.

Un rapprochement entre la cour d'assises et la mode paraît, à première vue, une chose impossible. Une réflexion et un conseil nous serviront à prouver le contraire. Dans les réunions de l'ordre de celle dont nous venons de parler, comme dans toutes les assemblées où les hommes sont en majorité et chez eux, une femme de bonne compagnie doit s'abstenir de paraître en costume voyant. Des couleurs sombres, une tenue modeste, — et la beauté, loin d'y perdre, ne fera qu'y gagner.

La fête militaire de Longchamps, la grande revue de l'armée de Paris, passée par le Président de la République et à laquelle assistait la maréchale de Mac-Mahon, a été fort intéressante. Les tribunes, toutes pavoisées, étaient encombrées de monde; mais les femmes y étaient venues sans toilettes tapageuses, comprenant que, ce jour-là, les regards ne seraient pas pour elles.

Grand assaut d'élégances, tous les vendredis soir, aux concerts Besselièvre; l'éclairage est splendide et les jolies femmes

ne manquent pas. Gazes et tissus transparents sur soie claire, étoffes et dentelles brodées, chapeaux enguirlandés, que vous nous semblez séduisants dans ce milieu de verdure!

Les femmes, qui toujours attachent une importance capitale à leur coiffure, soignent particulièrement leurs chapeaux pour les réunions du soir. Les formes, très variées, sont coquettement choisies à l'air de la figure. Ici, c'est un *Watteau* nuageux, en paille de riz blanche, garni de ruban broché bleu électrique, avec des boutons d'or en grappes. Là, c'est un chapeau *Marie Stuart*, — forme nouvelle, — en crin blanc, bordé d'un galon étincelle d'argent, avec pendeloques de perles, velours noir sur le dessus et touffes de roses. Ou bien encore, le fameux « plat à barbe renversé » (genre courant), tout couvert de fleurs: muguet des bois ou bruyère blanche.

En ce moment, vient s'agiter la question très importante, au point de vue de la mode, du chapeau de voyage. C'est en principe, depuis longtemps déjà, un chapeau rond, qui se pose incliné sur le front. Ce dernier point est à peu près le seul qui distingue à présent le chapeau dit de voyage du chapeau de ville. Cette explication donnée, ajoutons vite qu'entre tous les modèles de cette année, c'est

le gros paillason, à passe relevée derrière, qui est le plus élégant. Une des premières maisons de Paris le garnit simplement ainsi: écharpe en gaze brochée écru, à bouts frangés, coiffée sur le sommet derrière, et groupe de fruits ou de fleurs; les bouts, entortillés avec des coques de faille noire, pendent en catogan sur les cheveux. Voilà, à peu de variantes près, le meilleur genre actuel.

Pour la mer, les voiles de gaze ont repris tout leur empire.



P. N° 265. — CHAPEAU FILET.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Les jeunes femmes s'organisent facilement elles-mêmes des coiffures fort jolies de cette façon, avec une aile ou un oiseau en aigrette.

N'oublions pas non plus le *Mazaniello*, que nous avons signalé dans un de nos précédents articles. Ce paillason de forme *matelot*, avec son filet napolitain, est bien dans son élément sur une plage.

Ajoutons aussi qu'on revient, pour la ville, aux chapeaux de tulle et de crêpe de couleur, que l'on bouillonne et garnit de fleurs en touffe, avec de longues barbes en mentonnières.

La mode actuelle, en fait de lingerie, est aux broderies et aux dentelles pour la toilette habillée, et aux parures en toile de couleur pour le négligé. — Les hommes portent des chemises de couleur pour les voyages, les excursions, la campagne, la mer : ne faut-il pas faire un peu comme eux ? Du reste, ils nous imitent aussi parfois en se lançant dans les derniers raffinements de l'élégance : à preuve leurs coquettes chemises brodées et à jabot !

Les parures de couleur dont nous venons de parler consistent en cols et manchettes de toile bleue, principalement brodées à l'anglaise en coton rouge ; d'autres, en toile blanche, ont seulement un ourlet de couleur piqué à jour. Cet ourlet est uni, à rayures ou à carreaux, et le nœud de cravate est assorti ; quoique ce ne soit plus une nouveauté, on les porte encore beaucoup. La parure en batiste blanche avec ourlets piqués à jour continue de jouir d'un légitime succès ; rien, en effet, n'est plus simple, plus net, ni plus seyant, selon nous.

Quant aux nœuds de cravate, la mousseline blanche devenant un peu vulgaire, les femmes portent des barbes de belle dentelle, ancienne autant que possible. On la monte à une bande de mousseline ou de surah qui forme seulement le nœud, ou bien on la dispose en coquillés.

Quelques remarques générales pour terminer.

Le madras et les carreaux sont bannis des réunions de haute élégance.

Les bottines et souliers sont assortis à la toilette. — Il en est de même de l'ombrelle, et le genre, pour celle-ci, veut, surtout quand elle est noire, qu'on l'entoure de dentelle blanche.

Enfin, l'éventail pendu à la ceinture par une chaînette et le flacon boule contenant des sels anglais sont devenus le complément indispensable de toute toilette.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 265.

CHAPEAU FILLET. — Paillason jaune, forme « plat à barbe renversé », bandeau de coquelicots dessous. Filet de soie blanche, à franges, drapé sur la calotte et retombant sur le dos. Groupe de coquelicots sur le sommet avec petite traîne.

G. N° 532.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en batiste et tissu broderie anglaise bleu pâle. — Jupou à courte traîne, entouré d'un grand volant plissé très fin, avec une tête en guipure écrue. — Tablier carré, en broderie, encadré de deux rangs de plissés unis et d'un volant de guipure écrue. — Corsage à basques carrées et longues devant, genre *peplum* derrière, en tissu semblable à celui du tablier, orné de plissés et de guipures. Il est ouvert en châle sur un fichu composé des mêmes éléments de garniture et fixé dans le bas sous un nœud de ruban écarlate. Cornet en plissés et guipure au bas des

manches. — La guipure écrue posée à l'intérieur tient lieu de lingerie. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, garni dessus d'un ruban de faille noire accompagné d'un groupe de roses et qui retombe bas sur le cou en formant un nœud catogan.

2. Costume de toile grise. — Jupou à traîne et pli Bulgare ; ce dernier est garni au milieu, dans toute sa longueur, d'un dessin quadrillé en soutache noire. Le bas du jupon, devant, est orné d'un volant plissé dont la tête est soulignée par une bande soutachée. — Tunique princesse formant seulement le tablier devant et une petite basque derrière (vêtement très collant) ; manches plates et col montant, également ornés sur tous les bords d'une soutache quadrillée. — Lingerie plate en toile. — Chapeau paillason : la passe, doublée de faille bleu pâle, est baissée sur les cheveux devant et relevée derrière ; au-dessous se groupe une masse de fleurs des champs. Velours noir autour de la calotte et mêmes fleurs sur le sommet.

Description de la planche coloriée n° 1236.

COSTUMES DE CASINO. — 1. Toilette en faille marron et foulard madras. — Jupou en faille, à traîne courte et unie. — Tunique en foulard madras ; le devant est composé d'un petit tablier carré en foulard rose (que nous ne pouvons voir), lequel est encadré et relié aux côtés par de larges biais madras formant le rond. Par derrière, la tunique, doublée de foulard rose, forme un pli bachelick et deux pointes s'écartant du bas, et présentant leur doublure. Franges à glands et tête de passementerie en cordonnet rose, gris et marron, nuances assorties à l'ensemble de la toilette. — Corsage à basques plates et petite pèlerine entourées de même. Parement rose et franges au bas des manches. Col montant, évasé, en soie. — Riche lingerie en batiste brodée garnie de dentelle. — Chapeau de paille d'Italie, à passe renversée devant et doublée de rose, avec bandeau et large nœud. Ruban marron autour de la calotte et branche de fleurs au sommet.

2. Costume en taffetas lilas et gaze de soie à rayures grises et lilas. — Pour bien faire comprendre le jupon, nous le diviserons en 3 parties : — La première, le jupon proprement dit, est en foulard lilas ; le devant uni est garni dans le bas d'un volant coulissé du haut, et garni sur le bord inférieur d'un plissé à tête coulissée avec ruché ; le derrière du jupon est en taffetas recouvert de gaze rayée formant traîne, et les côtés sont ornés d'un revers en taffetas. — La seconde partie, le tablier, est en gaze rayée, entourée d'une belle frange nouée, en cordonnet assorti aux tons de la gaze ; ce tablier, drapé dans le haut du jupon, se perd derrière, sous un pli Bulgare ajouté à la jupe, et qui constitue à lui seul la troisième partie. Une écharpe en gaze de soie, qui prend pied sur les côtés, sous le tablier, entouré le pli Bulgare comme un nœud catogan. — Corsage en taffetas et gaze, à basques plates lisérées de lilas, avec parement et nœuds lilas aux manches. Pèlerine ronde, en gaze, entourée d'une très haute frange à grille et à glands avec tête de passementerie en cordonnet gris et lilas. Col montant en taffetas. — Lingerie en batiste et dentelle riche. — Chapeau en crêpe et tulle lilas, avec diadème de lilas de Perse continuant en traîne derrière. Sur le dessus, ruban lilas et touffes de plumes assorties.

Description de la figurine coloriée L. n° 40.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Costume en étoffe de fantaisie bleu électrique. — Jupou à courte traîne, entouré de cinq volants froncés et bordés de faille d'un bleu plus foncé. — Tunique formant deux dents au milieu devant, bordée d'un large biais de faille, relevée sur les côtés par un coulissé formé dans le haut, avec pouff derrière. — Aumônière en faille : petit revers à l'ouverture et nœud de ruban à bouts flottants. — Corsage à pointes devant et derrière où il est lacé, décolleté en carré et liséré de faille. Fichu intérieur en organdi, avec plissé montant ; nœud de ruban et rose sur l'angle du carré. Un cornet, serré au milieu par plusieurs lisérés de faille et garni d'un nœud de ruban, termine la manche. — Chapeau de paille d'Italie, à large passe baissée sur le front, garni sur le sommet de coques de ruban à longs bouts flottants et d'un groupe de roses.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

LES TREIZE SALLES DE L'OPÉRA

Sous ce titre, auquel le chiffre « treize » semble donner une couleur fatidique, M. Albert de Lasalle a publié dernièrement un livre qui peut être considéré comme une histoire de l'Opéra à l'usage des gens du monde. C'est la plus amusante et la plus instructive lecture à faire sur ce sujet toujours intéressant.

L'auteur a compulsé tous les mémoires, toutes les annales, et même tous les papiers d'État qui pouvaient contenir des anecdotes sur le plus élégant théâtre qui ait jamais existé.

Il nous mène successivement dans la salle d'Issy (située entre Vanvres et la Seine), où l'Opéra a pris naissance en 1659; — la salle de la Bouteille, rue Mazarine; — la salle du Bel-Air, rue de Vaugirard; — la première salle du Palais-Royal; — la salle des Tuileries; — la seconde salle du Palais-Royal; — la salle des Menus-Plaisirs; — la salle de la Porte Saint-Martin; — la salle de la rue de Richelieu (square Louvois); — la salle Favart; — la salle Le Peletier; — la salle Ventadour; — le nouvel Opéra.

Chemin faisant, M. Albert de Lasalle nous initie à tous les détails de la vie des coulisses sous l'ancien régime, pendant la révolution, et dans les temps modernes. Il nous dit ce qu'étaient, à ces diverses époques, les costumes, les décors, les droits d'auteur, la subvention, le prix des places aux représentations et aux bals masqués, etc...

Voici, du reste, quelques fragments de ce livre, à titre d'échantillons caractéristiques. Ce sont trois croquis de danseuses empruntés à des époques différentes.

D'abord une danseuse sous Louis XIV :

« C'est à Lulli qu'on doit l'invention de la danseuse... Oui (on va se récrier fort, mais l'histoire est là!), avant le *Triomphe de l'Amour*, ballet en vingt entrées, représenté en avril 1681, les rôles de femmes étaient tenus par des hommes déguisés! « Comme plusieurs femmes de qualité — dit un auteur du temps — dansaient à la cour dans ce ballet, M. Lulli a choisi beaucoup de filles afin de remplir les entrées. Ainsi, on assure qu'on verra sur son théâtre une nouveauté toute singulière, et peut-être n'y aura-t-il jamais eu en France rien de plus surprenant. »

Parmi les danseuses qui parurent pour la première fois dans ce ballet, on remarqua surtout mesdemoiselles de Lafontaine, Pesant, Carré et Leclere.

En peu de temps mademoiselle de Lafontaine surpassa si fort ses camarades qu'elle fut jugée capable, non-seulement de danser seule, mais encore de composer ses entrées, ainsi que Pecourt et l'Étang le cadet. Elle continua de faire briller ses talents jusqu'au mois de juin 1692, qu'elle se retira au couvent des religieuses de l'Assomption, à titre de pensionnaire, jusqu'en 1696, qu'elle en sortit pour aller demeurer chez madame la marquise de la Chaise, qui lui donna un appartement et sa table. Cette dame étant morte, mademoiselle de Lafontaine se mit en pension dans un couvent, près de la Croix-Rouge, où elle acheva pieusement sa vie en 1738. Mademoiselle de Lafontaine était une grande personne assez jolie et bien faite, avec de beaux yeux. Mademoiselle Subligny lui succéda dans son emploi.

Tant il y a que le portrait de la charmante et vertueuse Lafontaine peut aussi bien s'accrocher dans un foyer de théâtre que dans un parloir de couvent.

Maintenant une danseuse sous Louis XV :

« La loi salique n'a jamais été appliquée à l'Opéra; les femmes

y ont toujours régné; et, le plus souvent, à la façon des tzarines. Souvent même on a vu l'unité de l'empire lyrique compromise par la compétition de plusieurs reines et d'une infinité de petites souveraines de toutes les importances.

C'est ce qui arriva en l'an de musique 1764. Alors commandait, au royaume de la danse, la toute-puissante Guimard, tandis que celui du chant était sous la domination de Sophie Arnould.

Mademoiselle Guimard, née à Paris, le 2 octobre 1743, débuta très-jeune dans le corps de ballet de la Comédie-Française. De là elle passa bientôt à l'Opéra, où on lui donna six cents livres d'appointements pour doubler mademoiselle Allard. Ses succès, qui datent de cette époque, allèrent toujours en grandissant jusqu'au point vraiment désespérant où Paris entier se mourut d'amour pour la plus aérienne, sinon la plus jolie de ses ballerines. Car, en effet, mademoiselle Guimard était affligée d'une maigreur de fantôme; de plus, elle parlait avec la voix cavernreuse d'un chanteur de campagne. Mais ces défauts, qu'elle rachetait à force d'élégance, de grâce et de distinction, ne l'ont pas empêchée de régner sur la société la plus affolée des joies de l'esprit et des plaisirs mondains.

Ce qu'on vantait le plus en elle, c'était la simplicité et le naturel qu'elle avait introduits dans la danse, au grand désespoir, il est vrai, de tout un parti qui préférait le style maniéré.

Noverre, fort compétent en ces matières, assure que mademoiselle Guimard devait une partie de ses triomphes à la façon pleine de vérité dont elle ajustait ses costumes. Ainsi, dans le ballet de la *Chercheuse d'esprit*, où elle faisait une paysanne, elle avait imaginé de s'habiller en paysanne, ce qui, pour l'époque, était d'une hardiesse inconcevable.

La Guimard excellait aussi dans le genre anacréontique, pour ainsi dire créé par elle. Ses grands rôles ont été : la *Chercheuse d'esprit*, le *Premier Navigateur* et les *Fêtes de l'Hymen*. C'est dans ce dernier ballet qu'un nuage se détacha des frises et vint casser le bras de la pauvre danseuse.

Tout Paris fut en émoi, comme un enfant dont on viendrait de briser le jouet. La cour et la ville allaient tous les jours prendre des nouvelles de la malade, et les chanoines de Notre-Dame chantaient une messe pour la guérison de l'aimable damnée.

Mademoiselle Guimard soutenait ses succès du théâtre en affichant à la ville un luxe asiatique. Elle possédait à la Chaussée-d'Antin un hôtel où s'amoncelaient tous les trésors de l'art. La vie que l'on menait dans ce palais du plaisir était une fête sans fin.

Le lundi, il y avait souper pour les princes, les ambassadeurs et les gens de cour qui réussissaient à s'échapper de Versailles.

Le mercredi, souper pour les beaux esprits : Marmontel, Diderot, Grimm, Pont-de-Veyle en étaient et servaient un dessert composé de quatrains et de sonnets de la dernière fraîcheur.

La Guimard est une des figures les plus caractéristiques qui soient passées dans la lanterne magique du dix-huitième siècle, et son seul nom évoque encore le fantôme échevelé de cette génération fringante, qui sera l'éternel éblouissement des historiens.

Pour finir, une danseuse sous le premier Consul :

Clotilde Mafleuroy, outre son talent qui lui assurait la première place dans la troupe dansante, fut encore une des plus belles femmes qui aient jamais passé devant la rampe d'un théâtre. Castil-Blaze ne nous dit pas le chiffre de ses appointements, mais il paraît très-renseigné sur d'autres points... Il parle d'un banquier français « qui payait cent mille francs par an le bonheur de s'asseoir à côté d'elle pendant ses repas, et de la dévorer des yeux. » La belle Clotilde avait aussi à ses pieds Boieldieu. Le futur auteur de la *Dame blanche* lui fit encore le plus beau

cadeau en lui donnant son nom, qui était celui d'un honnête homme et d'un artiste de talent. »

Ces quelques extraits suffisent pour montrer que M. Albert de Lasalle est un historien consciencieux. Il a voulu écrire les *Petits Mémoires de l'Opéra*, et son livre, à ce point de vue, mérite d'être lu et de rester.

Ch. DAVID.

LES ENVIRONS DE PARIS

Les environs de Paris, cette année, sont très visités: Les touristes du beau monde ne paraissent pas encore disposés à se rendre aux villes d'eaux; cela viendra un peu plus tard. Les bains de mer et les stations hydrominérales n'ont de véritables attractions qu'à partir de fin juin à septembre. L'intervalle de temps qui sépare ces deux dates est employé, par les bien avisés, à courir ou bien à habiter les campagnes voisines de Paris. Elles se composent de plusieurs zones, dont chacune a sa catégorie distincte d'amateurs.

Il en est des localités de la banlieue où l'on villégiature comme du choix que l'on fait d'un journal pour s'y abonner; ce choix révèle l'individu tout entier. Il existe, en effet, une variété infinie d'allures, d'habitudes et de manières de vivre, comme aussi d'aspects paysagistes dans les divers endroits de la banlieue parisienne, et cette variété, qui caractérise chacun de ces lieux, correspond, en quelque sorte, avec la variété des opinions et de l'esprit qui distingue entre elles la plupart de nos gazettes: les unes sérieuses, graves, les autres moqueuses ou débraillées. Asnières, c'est tel journal; Belleville, c'est tel autre.

Ce qui établit en ce moment une similitude entre toutes ces localités, c'est la fraîcheur des campagnes, l'épanouissement des fleurs.

Tout est verdoyant et joli, par ce beau mois de juin qui finit.

Dans le val d'Aulnay, on chemine dans l'ombre des bois épais qui vous environnent.

A Bièvre, à travers les ruisseaux, la route est belle sous les peupliers.

A Chatenay, on longe des groseillers et des fraises.

A Fontenay, à travers les champs de roses, la route est belle sous les grands noyers.

A Verrières sous les hauts chênes.

Enghein a son gracieux lac, ses châlets et ses galantes petites maisons.

Saint-Gratien, sa villa florentine.

Montmorency, sa vallée incomparable, son hermitage de J.-J. Rousseau, ses locatis d'ânes et de chevaux, tant aimés des grisettes.

Chenevières, ses coteaux pittoresques peuplés de lapins savoureux.

Maisons-Laffite a ses grands bois, ses vastes prairies, son tiré de Fromainville, ses bords idylliques de la Seine, ses rues larges, ses villas de bonne compagnie.

Saint-Cloud, son parc splendide, le fleuve qui s'y fait profond et beau, sa vue à vol d'oiseau de tout le périmètre de Paris et de vingt clochers environnant.

Luciennes a le couvert de ses beaux châtaigniers, sous lequel se tient sa fête patronale, puis ses aqueducs.

Marly ses bois touffus, son Val d'Enfer, ses souvenirs royaux, les villas de Sardou et de Leuven.

Marly et Luciennes ont, en outre, des belvédères d'où la vue embrasse l'horizon jusqu'au fort de Ham en Picardie.

Sceaux a le parc célèbre de Colbert, Robinson aux châtaigniers trois fois centenaires et ses restaurants aériens.

Mais à tout cela nous préférons Saint-Germain.

C'est une chose ravissante, en effet, que ce plateau de tilleuls et de marronniers, encadrant avec symétrie de larges portions du ciel. Et cette vallée, si pittoresquement enclavée dans un pourtour de riantes collines, qu'animent et égalaient encore des maisons perdues sous des touffes et des bosquets d'arbres; ce pont et ce viaduc du chemin de fer jetés sur le fleuve, dont les sinuosités se dessinent à travers des prairies émaillées de toutes les dégradations possibles du vert.

Voyez ces plaines luxueuses de végétation, cette longue terrasse bordée de hauts arbres, et cette vaste cité de futaies de feuilles et de plantes, avec ses avenues éternelles, ses rendez-vous de chasse, ses carrefours égarés, son calme, son mutisme, si propre à aviver toute la poésie d'une tête d'artiste. Si maintenant on ajoute à ces émotions toutes celles qui nous viennent des souvenirs, si l'on invoque ce vieux castel avec son cortège historique, sa galerie de rois, ses croyances et ses mystères, si l'on se reporte par la pensée à ce temps rapproché de nous où la forêt s'animait au bruit retentissant de la trompe, aux cris et aux tayaux joyeux des veneurs, on reconnaîtra qu'il ne serait pas facile de trouver un séjour comparable à celui-ci, des bois plus denses, un horizon aussi vaste, une promenade plus fraîche et plus ombreuse que ce parterre.

Si j'étais homme d'ambition déçue, je viendrais demander des consolations aux paysages de Saint-Germain.

Si j'étais homme de talent, je viendrais abriter mon génie dans le calme de ses bois et y chercher l'inspiration. Si j'étais amant, je voudrais m'exiler à Saint-Germain avec l'objet de mon affection; j'y trouverais la solitude et le mystère, et des lieux où je pourrais m'asseoir sur des bruyères à fleurs roses.

Saint-Germain est un séjour qui captive et ravit tous ceux qui n'ont pas la nostalgie du laid. Les étrangers en sont surtout enchantés. C'est à Saint-Germain que se donnent tous les jolis diners du moment.

On y va par compagnie de trente, de quarante et de cinquante personnes. L'autre jour, Saint-Germain avait pour visiteurs un monde charmant, un groupe composé d'élégances, de beautés et de gens d'esprit, dans lequel se trouvaient la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, le prince de Chimay, etc. La veille, c'était le roi de Hanovre qui y dînait avec sa suite, et, dans un autre salon, le roi de Hollande.

« Comment, monsieur le duc, s'écrie Léon Gozlan quelque part, comment vous n'avez jamais été à Saint-Germain! Mais vous ne pouvez quitter Paris sans l'avoir vu! Je [tiens à ce que vous jugiez vous-même si j'ai raison de croire que le paysage, le panorama de la campagne sont là d'une étendue et d'une richesse au-dessus de tout ce que la nature et l'art ont jamais offert aux yeux dans aucun pays du monde. Je veux, monsieur le duc, que nous dinions au pavillon d'Henri IV, un délicieux restaurant, restaurant sans pareil, bâti au point de départ de la terrasse, d'où l'on découvre quinze à vingt lieues d'horizon, et où l'on dîne comme on ne dîne nulle part. »

Saint-Germain a trois fêtes patronales: la première vient de finir; la seconde arrivera plus tard, dans le courant de l'été; la troisième et la plus populaire est celle des Loges, qui commence le 1^{er} septembre.

Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, et deux fois chacun de ces jours, il y a aubade sur le parterre. Deux orchestres rivalisent d'émulation au profit de leurs auditeurs. M. Allard est le chef de l'un de ces orchestres; c'est la première petite flûte qu'il y ait en Europe.

Eugène CHAPUS.

LE SALON DE 1875

(QUATRIÈME ARTICLE)

Notre dernière visite au Salon, dont la clôture a eu lieu le 20, a été consacrée tout entière à la sculpture : c'est par elle que nous terminerons notre revue, avec le regret de n'avoir pas plus de place à lui consacrer.

Cela, toutefois, ne saurait nous empêcher d'ajouter à ce que nous avons dit des dessins, dans notre premier article, une mention particulière pour MM. Allongé (*Dans le parc, à Plombières*), Appian (*Les bords du lac d'Arandon*) et Maximé Lalanne, qui continue de cultiver avec un égal succès le fusain et l'eau-forte. On a plaisir à se promener avec lui *Dans le parc de Mme de Balzac*, à Villeneuve-St-Georges, et son fusain n'a pas moins de charme ni de vérité lorsqu'il reproduit un aspect de *Bordeaux* (vue prise des Chartrons, côté de Bacalan). Quant à l'eau-forte, on sait que, depuis longtemps, elle n'a plus de secrets pour cet habile et consciencieux artiste.

La sculpture n'offre pas beaucoup d'œuvres nouvelles, mais un grand nombre de morceaux qui ont eu leur succès aux expositions des années précédentes et qui du plâtre sont passés au marbre, ou du marbre au bronze.

On sait que M. Henri Chapu a eu la bonne fortune de conquérir, avec sa statue de *la Jeunesse*, l'unanimité des suffrages. C'est une gracieuse et souple figure, qui doit faire partie du monument élevé à H. Regnault et aux élèves de l'École des Beaux-Arts tués pendant la guerre de 1870-71. Une jeune fille, nue jusqu'aux reins et d'un modelé charmant, se hausse sur la pointe d'un de ses petits pieds et cherche à fixer le plus haut possible un rameau d'olivier sur la plinthe d'un tombeau. L'œuvre est touchante, d'un sentiment bien français, et d'une pureté d'exécution qui fait admirablement valoir l'idée.

Une reproduction heureuse est celle du groupe de M. E. Delaplanche, *l'Éducation maternelle*, qui n'a rien perdu à passer du plâtre au marbre. Une jeune femme, vêtue et coiffée à la façon des paysannes de Millet, est assise et enseigne les lettres à sa petite fille, debout à son côté. Quel adorable groupe! On ne saurait trop féliciter l'artiste qui a su personnifier ainsi, dans cette simple et douce figure de femme, l'accomplissement d'un acte moral.

Nous avons revu, coulé en bronze et toujours émouvant, le *Gloria victis!* de M. Antonin Mercié, qui doit orner le centre du square Montholon. M. Mercié a montré la souplesse de son talent dans un bas-relief en bronze représentant *le Loup, la Mère et l'Enfant*. Celui-ci, on le devine, a été méchant; la mère le menace du loup, qui montre, dans l'entrebaillement de la porte, sa gueule armée de crocs.

M. Auguste Préault a conçu et exécuté pour la ville de Bourges une statue d'une haute éloquence et d'une belle allure. C'est *Jacques Cœur*, l'argentier de Charles VII. Debout, dans le costume pittoresque du quinzième siècle, ce grand citoyen jette en avant un regard intelligent ferme et loyal. On reconnaît bien là celui dont Michelet a dit : « Cet homme inventa en finances la chose inouïe, la justice ».

Passons sur un certain nombre d'œuvres de beaucoup inférieures aux précédentes, et constatons que si les bustes sont nombreux aussi, ils ont du moins le mérite d'être dignes de l'école moderne. Citons en première ligne deux chefs-d'œuvre de M. Carpeaux : le *Portrait de M. Chérier* et celui de *Mme A. D...*; les portraits de *M. Henner* et du *Docteur J. Parrot*, par M. Paul Dubois; le buste de *M. Peyrat*, par M. Paul Cabet; la statuette très ressemblante de *M. Laurent Pichat*, par M. Laurent d'Aragon, et trois charmantes figures féminines de M. Gautherin.

Marcello (que l'on sait être une dame du grand monde) a exposé deux bustes, *Phœbé et la Belle Romaine*, avec lesquels peut seul rivaliser *le Printemps*, de Mme Léon Bertaux. Ajoutons-y une *Alsace* très fine et très distinguée, de M. Francia; une jeune fille, *Mlle M. M...*, à laquelle M. d'Épinay a donné une sveltesse et une élégance rares; enfin, le portrait de la sœur de Mlle Sarah Bernhardt, exécuté avec un réel talent par la séduisante actrice de la Comédie-Française.

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

CLÔTURE, tel est le mot qui, jusqu'au 16 août pour plusieurs de nos scènes parisiennes, jusqu'au 1^{er} septembre pour quelques-unes, figurera en gros caractères sur les affiches. Le programme est court et dépourvu de complications : aussi le rempli-on avec une conscience que le public ne serait sans doute pas fâché de retrouver dans la mise en scène des représentations auxquelles on le convie.

Huit théâtres sont en ce moment fermés : c'est l'Opéra-Comique, l'Odéon, Ventadour, les Bouffes-Parisiens, l'Ambigu, la Renaissance, le Théâtre des Arts et le Château-d'Eau. Il leur sera beaucoup pardonné, si leurs vacances tournent au profit de l'art et du public.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *L'Île*, un acte en vers, de MM. Charles Monselet et Paul Arène, mérite mieux qu'une simple mention. Le succès qu'il a obtenu nous permettra d'y revenir.

BORNONS-NOUS, pour aujourd'hui, à enregistrer le début de Mlle Baretta dans le rôle d'Henriette, des *Femmes savantes*, où sa grâce décente, sa diction nette et tendre ont fait merveille.

VAUDEVILLE. — Abandonnés des dieux et des hommes, trahis même par les directeurs, les excellents comédiens du Vaudeville ont pris le théâtre à leur compte et, du premier coup, gagné la partie. *Le Procès Vauradieux*, de MM. Delacour et Hennequins est un grand succès de rire.

Il est probable, a dit quelqu'un, que ce qui faisait le malheur de ce théâtre, c'était d'être dirigé. A ce compte, le Vaudeville ne serait pas le seul dans ce cas!

GYMNASÉ. — *A la Perle noire* de M. Victorien Sardou et à *la Quête à domicile* de M. Verconsin, le Gymnase vient d'ajouter deux petits actes de MM. Emile et Edouard Clère : *le Wagon 513* et *la Galerie du duc Adolphe*.

Le Wagon 513 est un imbroglio dans lequel maris et femmes se trouvent à la fois en faute et finissent par donner à leur rencontre une explication qui dénoue heureusement la situation. De cet acte, qu'il ne convient pas de comparer aux *Cloches du soir* des mêmes auteurs, M. Lesueur a fait le succès, dans un rôle de dentiste incandescent et très original.

La Galerie du duc Adolphe, où il joue encore le principal rôle, n'est pas, à proprement parler, une pièce, en dépit du mariage qui termine ce petit acte très pourvu d'artifice. Ce n'est, en réalité, qu'un cadre très frêle pour une exhibition de tableaux vivants, reproduisant des toiles du Salon de cette année et des précédents.

GAITÉ. — Reprise de l'éternelle *Chatte blanche*, avec addition de nouveaux ballets, de nouvelles pantomimes, de nouvelles apothéoses. Ajoutez deux ou trois chansons de Thérèse, et vous arriverez à un menu que les amateurs insatiables de mise en scène veulent bien trouver de leur goût.

Des goûts et des couleurs... On sait le reste!

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. ROBE POUR PETITE FILLE DE 2 A 3 ANS. — Jupón en popeline blanche, entouré de quatre biais roulés, en faille bleue. Corsage décollé,



1. Petite fille de 2 à 3 ans.

avec manches courtes; basques découpées en languettes triangulaires; liséré bleu sur tous les bords et boutons de nacre.

2. PETITE FILLE DE 6 A 7 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupón



2. Petite fille de 6 à 7 ans

plissé derrière, de forme princesse devant, où il est brodé ton sur ton, avec bandes de broderie anglaise sur les côtés. — Corsage formant le gilet Louis XV, avec boutons d'acier bleuté et poches sur les côtés; une bande de broderie anglaise dessine un veston ouvert devant et suit, derrière, le bas de la basque arrondie. Manches à parement tout rond avec broderie anglaise. — Col marin en toile blanche.

3. BABY DE 3 A 5 ANS. — Casaque *Lezinska* en poulx de soie blanc col et parements en broderie anglaise. Ce modèle forme à la fois le paletot



3. Baby de 3 à 5 ans,

et le pli Watteau derrière, avec nœud de faille à longs pans terminés par des glands de soie.

4. PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupón



4. Petite fille de 5 à 7 ans.

court, à devant plat et plis couchés tout autour. — Capote demi-ajustée derrière, affectant la forme princesse; flottante devant, où elle est croisée et fermée en biais avec un large écart du bas; hauts parements au bas des manches. Col marin. Poches sur les côtés et bandes de broderie anglaise blanche sur tous les bords, avec des boutons en os blanc.



A. Levy imp. des Marnes 66

Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Robes et Chapeaux de M^{me} Hermantine DuRiez, s. Halévy, B.

Ceinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, s. Aubert, 12. Lat. Antéphilique de Caudès & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W. 1.



TOILETTE
Mouvement de la robe

PLANCHE G. N° 532. — DESCRIPTION, PAGE 302.



TOILETTES DE CAMPAGNE

Modeles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

ANGÉLINA MAGINEL

(HISTOIRE DE PETITE VILLE.)

I

C'est le dimanche 25 octobre 1848, jour de la ducasse du Quesnoy, que mademoiselle Angéline Maginel, fille du greffier de la justice de paix, fit son entrée dans le monde, au bal de la mairie. Elle avait dix-sept ans.

Grande, svelte, mince et blonde, elle était ravissante, et M. Célestin Castrol, le fils de M. le maire, dansa avec elle trois contredanses, ce qui fut remarqué.

M. Castrol père était banquier et passait pour millionnaire. A dater de ce jour, M. son fils fréquenta beaucoup chez M. Maginel.

Au bout de six mois, Mme Maginel parla mariage, et M. Castrol père envoya à Paris M. Castrol fils compléter ses études sur la banque.

Mon cousin Lariguette profita de son départ pour demander la main d'Angéline, qui, à l'âge de six ans, l'appelait son petit mari. Mais M. Célestin donna de ses nouvelles et mon cousin fut refusé.

C'était pourtant un bon parti. On réputait l'oncle Lariguette pour le richard de la famille, et sa tannerie valait bien quarante mille francs.

Six mois après, Mme Maginel reçut deux lettres qui lui annonçaient le double mariage de MM. Célestin Castrol et Théodule Lariguette.

La bonne dame pensa en faire une maladie. Heureusement la garnison vint à changer, et un jeune lieutenant de chasseurs distingua Mlle Maginel. Il tenta de lui plaire, tomba sérieusement amoureux, demanda sa main et l'obtint. Il ne manquait plus que l'autorisation du ministre de la guerre.

Le ministre la refusa, sous prétexte que Mlle Maginel ne pouvait justifier de la dot réglementaire.

A l'officier succéda un visiteur des douanes. Le mariage fut rompu par les soins de Mme Pélessard, la femme du juge de paix, dont la robe de soie gorge de pigeon était éclipsée par la robe vert-pomme de Mme Maginel.

II

Angéline venait d'atteindre sa vingt-deuxième année : elle s'épanouissait dans toute sa beauté. Mais sa beauté était connue ; on s'habitua à la voir rester fille et on cessait dans les soirées d'hiver de la marier avec MM. tel ou tel.

Durant quatre ans, il n'y eut pas d'autre événement que la mort du père et de la mère Maginel.

Angéline resta seule avec son frère Néoptolème, qui avait hérité du greffe paternel.

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le cœur de la pauvre fille était vide, et elle s'ennuyait. Pour se distraire, elle lut des romans ; elle vécut de la vie des héroïnes imaginaires et parvint à tromper ses inquiétudes. Son imagination prit feu : elle rêva des passions impossibles, et épousa tour à tour les quatre mousquetaires.

A vingt-huit ans, elle hérita environ quinze mille francs d'une vieille tante, et fut demandée en mariage par un maître élémentaire du collège communal, qui passait devant ses fenêtres depuis dix ans, ses livres sous le bras. Épouser un petit maître d'école qui avait une place de neuf cents francs, ah ! fi !...

Elle se dégoûta des romans, descendit du pays bleu, reprit terre et éprouva un grand apaisement. Elle fit des confitures et

surveilla sérieusement la lessive : jamais le ménage de Néoptolème n'avait été mieux tenu.

III

Au milieu de ces occupations, tout à coup elle entendit sonner la trentième année. Trente ans !... Angéline s'éveilla comme au bord d'un précipice.

Elle fut saisie d'un désir ardent, effréné, invincible, non plus d'aimer, mais de se marier. Elle voulut un mari tout de suite, à tout prix, quel qu'il fût, jeune, vieux, beau, laid. Cette idée la poursuivait, l'obsédait.

Elle le voyait, ce mari, toujours, partout, dans tous les hommes qu'elle rencontrait, jusque dans les petits jeunes gens, qui devaient grandir et se marier. L'infortunée se sentait vieillir, sans se croire vieille : explique qui pourra ce phénomène.

A l'arrivée d'un nouveau régiment, elle se mettait à sa fenêtre pour choisir parmi les officiers. Ce serait celui-ci, non, celui-là ; et le lendemain elle apprenait qu'ils avaient femme et enfants. Elle se fit tirer les cartes ; les cartes lui affirmèrent qu'elle serait délivrée dans l'année : l'année passa.

Un jour, à la ducasse, elle lut ces mots affichés sur une baraque de saltimbanque : *C'est ici que les jeunes gens voient pour un sou celle qu'ils doivent épouser, et les demoiselles réciproquement.* Elle entra : on lui montra, par mégarde ou malice, un portrait de femme. Fallait-il en conclure qu'elle mourrait fille ?

Elle n'en guettait pas moins l'arrivée de la voiture publique, et observait avidement les hommes qui en descendaient. Elle se tenait au courant des mutations qui renouvelaient au Quesnoy le personnel des employés.

Elle fit dire une messe et brûler des cierges à sainte Catherine, patronne des vierges martyres. Si le maître d'école était revenu à la charge, malgré son collet crasseux, Dieu me pardonne, elle l'aurait agréé !

IV

Un soir, enfin, débarque au Quesnoy, avec une valise qui ne paraît pas contenir plus de trois chemises, un commis à pied des contributions indirectes, vieux, laid et sale. Il l'aperçoit et, comme il songe à prendre femme, il jette son dévolu sur elle.

Il passe et repasse devant sa porte : elle lui fait des yeux blancs. Il demande sa main.

Néoptolème s'informe : il apprend que l'employé est en disgrâce, qu'il a le goût de l'absinthe et un affreux caractère. N'importe, il le lui faut, elle veut l'avoir, elle l'aura.

Hélas ! cette demoiselle si sage est sur le point de se compromettre horriblement. L'affaire transpire. La désolation est au camp de ses amies et de leurs filles.

Durant huit jours, deux jeunes mariées, ses cousines, se relayent pour réciter à ses oreilles la longue litanie des vices du vieil employé, et elle y renonce enfin, désespérée. Ce fut son coup de grâce.

V

A l'heure qu'il est, brûlée au feu lent du dépit, la pauvre demoiselle devient longue et sèche comme le cheval de l'apocalypse. Elle est depuis quatre ans dans sa trente-neuvième année.

Elle fait trois toilettes par jour, des toilettes fraîches et printanières, où sa figure fanée s'encadre comme une pluie d'automne entre deux rayons de soleil.

Aurait-elle repris de l'espoir ? Elle trotte, elle court, elle sautille dans la rue ; elle est si enfant ! Elle a adopté la première le

pantalon, que jusqu'alors portaient seules chez nous les petites filles.

Elle reste toute la journée sur la porte comme un pêcheur mélancolique devant un étang où il ne mord pas. — Anne, ma sœur Anne ! ne vois-tu rien venir?... A heure fixe, Angéline voit passer les officiers qui vont du café de Paris à la pension bourgeoise, et de la pension au café, sans la regarder.

Par-dessus les toits des maisons, le coq du clocher la contemple, solitaire comme elle.

Le dimanche, elle se fait coiffer par Closson, le prince des coiffeurs de l'endroit, qui lui dit les nouvelles. Ensuite elle se rend à la messe de onze heures pour prendre part au concours de toilettes ; elle sort de l'église entre les deux rangs de curieux, qui suivent des yeux les frais visages. L'après-midi, elle va en visite dans trois maisons, où elle répète les nouvelles apprises le matin.

Au spectacle, qui a lieu une fois par mois, elle paraît, épaules et bras nus, un énorme bouquet à la main. Elle pleure ou rit, quand on la regarde, pour montrer qu'elle a le cœur sensible, et de belles dents.

Elle ne manque pas un des quatre bals qui se donnent l'hiver dans les salons de la mairie. De la banquette où elle s'assied depuis vingt-cinq ans, elle lance des regards de détresse aux cavaliers, qui ne font pas mine de l'inviter.

A l'imprudent qui lui dit : Bonsoir, mademoiselle, comment vous portez-vous ? Elle répond : Avec plaisir, monsieur, pour la prochaine contredanse. Et les danseurs la fument, car tout est devenu ridicule chez elle, tout, jusqu'à son nom d'Angéline, jadis si doux.

VI

De temps en temps, elle passe une journée affreuse : c'est lorsqu'elle apprend le mariage d'une jeune fille qu'elle tenait naguère sur ses genoux ; elle s'étonne de voir qu'on ne marie plus que les enfants.

La semaine dernière, elle a assisté au mariage du fils de M. Célestin Castrol : il épousait la fille de mon cousin Lariguette, qui a fait de bonnes affaires. Mon bon cousin Lariguette ! Si elle savait que, maintenant encore, il ne peut la voir sans un battement de cœur !

Elle a beaucoup critiqué la coiffure de la mariée, œuvre d'un coiffeur venu tout exprès de Valenciennes. La robe aussi allait de travers, mais Mlle Lariguette est si mal faite, sans qu'il y paraisse. D'ailleurs, elle était décolletée d'une façon indécente !

L'âge a rendu Angéline prude et méchante ; elle ne tardera pas à devenir dévote. Elle met son bonheur à déchirer tout le monde et à contrarier les amoureux.

Ce n'est pas qu'elle soit jalouse, non : personne n'ignore que, si elle est restée fille, c'est qu'elle l'a bien voulu et qu'elle a refusé, à diverses reprises, les plus riches partis, entre autres MM. Lariguette et Castrol !

Je ne sais si beaucoup de gens la croient : les uns la craignent, les autres la raillent, tous la détestent ; moi, je la plains.

VII

Oui, je te plains, ma pauvre Angéline ; je te plains de tes regrets, je te plains de tes ridicules, je te plains de ta méchanceté, je te plains de ton célibat forcé à perpétuité !

Jamais la couronne de fiancée ne parera ton front jadis si beau, et une petite bouche rose ne sourira jamais aux caresses de ta voix. Voilà pourquoi je te plains, et parce qu'enfin ce n'est pas ta faute si on t'a fait croire que la vie n'a qu'un principe et qu'un but : la vanité !

Charles DEULIN.

LE SONGE D'UN NATURALISTE

J'aime à saisir les détails de la vie intime de ces charmants oiseaux, de ces jolis insectes qui donnent tant d'animation à nos jardins ; sans eux, nos champs, nos prairies, nos bois perdraient une grande partie de leurs attraits. Et, tandis que le cultivateur maudit quelques-uns de ces petits êtres, destructeurs de ses récoltes, le naturaliste, plus indulgent, admire l'industrie que plusieurs d'entre eux déploient, et se plaît à étudier leur genre de vie.

Aussi, malgré des occupations assez ingrates et de tout autre nature, j'ai consacré une partie de mon existence à étudier les mœurs des plus intéressants parmi les oiseaux et les insectes ; ceux qui charment nos oreilles par leurs joyeuses chansons, ou qui attirent notre attention par des travaux dignes d'être admirés.

Avec un peu de courage, beaucoup de patience et une persévérance à toute épreuve, j'étais parvenu à pénétrer le mystère de la vie intérieure des abeilles, et ces petits êtres n'ont eu bientôt rien de caché pour moi. Les guêpes, à l'aiguillon plus redoutable encore, ont bien voulu consentir à travailler sous mes yeux, ce qui m'a aidé à découvrir ce qui se passe dans les demeures inexplorables de certaines espèces de frêlons barbus et non barbus qui vivent en famille, les unes dans les cavités que leur offrent certains arbres, tandis que d'autres préfèrent d'anciens terriers de lapins, ou s'établissent dans les souterrains creusés par les taupes.

Quant aux oiseaux, la tâche était plus aisée, attendu que je ne me suis guère occupé que de ceux dont les douces mélodies ont tant de charmes pour nous.

Mais revenons aux insectes, à ceux surtout qui ont donné lieu au rêve dont j'ai entrepris le récit.

On sait que les insectes aquatiques se divisent en plusieurs classes ou genres : les amphibiens proprement dits, qui vivent indifféremment sur la terre ou dans l'eau ; ensuite ceux qui n'y passent qu'une partie de leur existence, et enfin ceux qui n'en sortent jamais. Ceux de la seconde classe, dont la larve seule vit dans l'eau, ne sauraient être compris parmi les amphibiens, car celle-ci meurt dès qu'on la retire du liquide élément, et après sa métamorphose elle n'y peut plus rentrer. Tel est le sort de la libellule, ce brillant insecte dont le vol rapide excite notre admiration.

Que de fois, penché sur le bord d'une mare, dont l'eau verdâtre est néanmoins si transparente qu'on peut aisément apercevoir jusqu'au plus petit objet que la vase n'a point recouvert, j'ai plongé mon regard curieux jusqu'au fond, suivant avec attention les allures de quelques-uns des habitants de ce monde si peu connu ! Quelle variété dans la forme de ces petits êtres ! que de moyens divers de locomotion ! Tandis que les uns rampent péniblement sur cette vase mobile, d'autres s'élancent rapides comme la flèche, traversant l'eau aussi facilement que l'oiseau parcourt les airs. Quant à la diversité de taille, de grosseur, elle est plus grande encore que celle qui existe entre la souris et l'éléphant.

Un des habitants de la mare qui m'intéressait le plus, c'était la larve de la libellule, non qu'il fût beau et agréable à voir, mais à cause du brillant insecte qui est le résultat de sa transformation. Je m'étais souvent demandé, mais toujours en vain, si ce petit être que je vois planer au-dessus des eaux, étalant ses ailes diaprées avec orgueil, rivalisant de beauté avec le plus élégant papillon, avait conservé quelque souvenir de l'humble et laide créature dont il avait longtemps revêtu le costume. Je désirais aussi savoir si cette larve, dont l'existence paraissait si triste au fond de cette mare, avait conscience de la haute destinée qui lui était réservée, si toujours elle parvenait à

subir sa métamorphose : car, de même que parmi les hommes, s'il y a beaucoup d'appelés, le nombre des élus n'est pas grand, et bien peu parviennent à échapper aux ennemis qui les guettent au sortir de l'eau. Que d'accidents, d'ailleurs, déciment ces pauvres larves durant le cours de leur vie aquatique !

Dans une de ces belles et chaudes journées du mois de juin, assis sur une vieille souche dont un vigoureux rejeton me prêtait un ombrage bienfaisant, je m'efforçais de sonder du regard ce qui se passait dans cet humide séjour. J'essayais de pénétrer le mystère de ces existences qui sont et seront peut-être toujours un problème pour l'homme. Je suivais surtout avec une attention particulière quelques-unes de ces larves que j'apercevais au fond de la mare. Cette attention trop soutenue, la chaleur accablante qui régnait en ce moment, tout enfin continua à me plonger dans un état qui ressemble fort au sommeil.

Me suis-je réellement endormi, ou n'ai-je éprouvé que cet état de somnolence si favorable aux visions ? C'est ce que je ne saurais dire. Toutefois j'étais comme transporté dans le pays des songes.

Maintenant, lecteurs, ce que je vais vous raconter n'est sans doute que le résultat d'un rêve ; mais tout ce que j'ai vu et entendu me paraît si conforme à la vérité, et a tant de rapport avec ce qui se passe parmi les humains, que je n'ai pu résister au plaisir de vous en faire part.

Il me semblait que j'avais subi une métamorphose complète.

J'étais devenu l'un de ces pauvres insectes dont je m'étais appliqué à suivre les allures. Je me voyais environné d'une foule innombrable de petits êtres tous plus étranges les uns que les autres. Il y en avait d'une petitesse extrême, tandis que d'autres étaient comparativement d'une grosseur prodigieuse.

Ces derniers me causaient une terreur insurmontable.

Du reste, il y avait comme sur la terre des êtres extrêmement redoutables, qui faisaient leur pâture de quelques espèces innocentes ne vivant que de végétaux. Comme j'appartenais à la classe moyenne, composée en grande partie d'herbivores, je voyais avec terreur le carnage horrible que l'on faisait autour de moi.

Cependant, je ne tardai pas à me rassurer, m'étant bientôt aperçu que j'avais le don d'être invisible. Je pouvais donc traverser librement les groupes ennemis sans être inquiété le moins du monde. Cette incertitude acheva de me rendre extrêmement hardi.

Chaque espèce avait une sorte de langage muet qui se traduisait par des signes que les autres ne comprenaient pas, mais que je saisisais parfaitement. Me trouvant au milieu d'une bande de gros animaux fort gloutons, qui se nourrissaient indistinctement d'herbes et de proies vivantes, je fus extrêmement surpris d'entendre que ce qu'ils disaient se rapportait parfaitement à des propos souvent répétés parmi les hommes.

Il s'agissait de savoir ce que l'on devient après la mort.

Ces bestioles raisonnaient entre elles sur ce sujet tant discuté parmi les hommes, et en vérité elles ne s'en acquittaient pas trop mal. C'était surtout après qu'elles s'étaient bien repues, au retour d'une chasse heureuse, que la discussion devenait passionnée. L'une d'elles avait dit :

— Soyez persuadées, chères compagnes, que notre mort n'est qu'apparente. Nous ressuscitons, et alors nous entrons dans des régions d'une splendeur incomparable, dans un monde dont, pauvres créatures que nous sommes, nous ne pouvons nous faire aucune idée.

— Quelle folie, quelle aberration ! s'écriaient la plupart des autres. Qui a jamais vu ces régions, ces splendeurs dont on nous rebat la cervelle ? Laissons ces idées de côté, elles finissent par rendre bête.

Dans ce moment, l'une de ces bestioles essayait péniblement de gagner le bord de la mare.

— Voyez-vous notre pauvre campagne, comme ces idées l'ont

rendue triste ! Depuis qu'elle songe à un autre monde, elle ne prend plus aucun plaisir à celui-ci.

— C'est pourtant vrai, reprit une autre ; notre pauvre sœur tâche de gagner le rivage où nous laissons notre carcasse, hélas ! Un jour, je suis montée aussi haut que cela nous est permis. Oh ! combien j'en ai vu de ces carcasses : cela m'a fait frémir !

— Allons, s'écria l'une des plus jeunes, laissons ces idées lugubres !

— Oui, oui, firent-elles toutes à la fois ; chassons, mangeons, amusons-nous : la vie est si courte !

Et la bande folâtre se dispersa, cherchant une proie à dévorer, ou une herbe tendre à brouter.

La curiosité, plus que tout autre motif, m'avait engagé à suivre la mourante ; je crois même l'avoir aidée à traverser les longues herbes qu'elle n'avait plus la force d'écarter. Quand elle eut atteint la limite qui sépare l'empire de l'eau et le monde de l'air, elle demeura comme anéantie, n'osant franchir ce pas redoutable.

Un sentiment de profonde compassion m'inspira le désir de consoler la pauvre créature. M'étant approché d'elle, je lui dis :

— Vous paraissez souffrir, ma mie ? Oh ! combien je vous plains ; que je voudrais pouvoir adoucir vos angoisses ! Dites-moi ce que je dois faire pour cela ?

— Je souffre, il est vrai ; mais rien ne peut retarder le moment fatal ! Il approche, je le sens ; et il me semble que là-haut, si je puis y atteindre, je vivrai encore ! C'est une croyance que les moqueries de mes compagnes n'ont jamais pu m'enlever !

— Je pense comme vous, ma mie, repris-je.

— C'est heureux ; mais toi, qui es-tu ?

— Je suis un ami, répondis-je.

— Eh bien ! aide-moi à franchir la terrible barrière qui sépare ce monde de celui où je vais entrer. Mais écoute ; avant tout, promets-moi d'aller retrouver les pauvres bestioles qui se divertissent là-bas, et si, comme je l'espère, toute vie n'est pas éteinte en moi, si je suis destinée à une existence future, tu leur raconteras ce que tu auras vu, afin qu'elles sachent ce qui se passe dans le monde nouveau où je vais entrer.

Dès que je lui eus juré d'exécuter ses dernières volontés, la pauvre créature fit un suprême effort, traversa l'espace, ou pour mieux dire l'étroite limite qui sépare les deux éléments, et vint s'étendre sur le sable brûlant où elle demeura comme anéantie.

N'osant la suivre sur ce rivage inconnu, je m'étais attaché à une tige de nénuphar, et, à l'abri d'une large feuille qui me préservait des rayons du soleil, je voyais distinctement le corps de la défunte. Oh ! combien la mort l'avait déjà défigurée ! Sa peau s'était crispée, racornie ; ses jambes reployées sous son corps, qui n'offrait plus qu'une masse informe, elle présentait un contraste pénible avec l'admirable scène que j'avais sous les yeux.

— Oh ! c'est bien fini, me dis-je en regardant cette forme inanimée. Qui pourrait maintenant lui rendre la vie ?

Avant de rentrer dans le limpide élément, je voulus considérer encore une fois la scène que j'avais sous les yeux. Tout ce que je voyais me paraissait d'une magnificence inconcevable. Des milliers d'insectes, aux plus vives couleurs, se jouaient dans les airs, tandis que d'autres venaient se poser sur les fleurs, les feuilles que le zéphyr balançait mollement. Le soleil se reflétait sur la surface de la mare et prêtait au moindre brin d'herbe des nuances admirables, et ces plantes qui surgissaient de l'eau semblaient recouvertes d'une poussière de diamant. Quelques fleurs, s'élevant avec fierté du milieu de certaines touffes de feuilles d'humble contenance, offraient comme autant de trônes somptueux à des insectes revêtus d'un costume brillant, tandis que d'autres portaient avec orgueil un manteau de pourpre et d'or, ou d'un vert émeraude enrichi de pierreries. Et dominant sur des myriades de mouches aux pâles couleurs, des libellules, aux ailes transparentes, semblaient, dans leur vol rapide, secouer des perles et des diamants.

En considérant ce splendide spectacle, je frémissais en songeant qu'il me fallait rentrer dans cette mare, sans attrait pour moi maintenant; car les merveilles que j'avais sous les yeux me faisaient prendre en horreur la vie de meurtre et de carnage qu'y menaient ses habitants. Jetant alors un dernier regard sur le cadavre de la défunte, que j'allais abandonner, je m'écriai :

— Adieu, pauvre infortunée, qui rêvais de sublimes destinées!.. Que dirai-je à tes compagnes? Hélas! tout est bien fini pour toi; la résurrection n'était qu'une chimère.

A peine avais-je prononcé ces paroles, que la carcasse de la prétendue défunte s'ouvrit et qu'il en sortit un être resplendissant de fraîcheur et de beauté. Son corps était d'une élégance incomparable; de chaque côté, deux grandes ailes diaphanes se déployèrent lentement; puis, après en avoir essayé la force et la puissance, cet être merveilleux prit son vol et alla se joindre à d'autres êtres qui se balançaient dans les airs bien au-dessus de la mare.

Émerveillé de ce que je venais de voir, je m'écriai dans un transport de joie :

— La voila vérifiée, cette résurrection dont ces misérables larves niaient la possibilité! Oh! je vais leur dire, moi, ainsi que je l'ai promis, ce que je viens de voir!

Et j'allais m'élaner dans la mare, lorsque je me sentis saisi par une main vigoureuse, tandis qu'une grosse voix disait :

— Hé! monsieur, à quoi pensez-vous donc?

Réveillé en sursaut, je remerciai le bon paysan qui m'avait retenu si à propos.

— Savez-vous, reprit-il, que vous auriez pu vous noyer? Cette mare est pleine de longues herbes qui s'entortillent si bien autour des bras et des jambes qu'on ne peut absolument plus s'en dépêtrer.

Le lecteur comprendra maintenant qu'un tel songe ne pouvait s'effacer de mon souvenir. Peut-être aussi me saura-t-il gré de lui en avoir fait le récit, d'autant plus que cela touche à une question fort controversée et insoluble pour les hommes, qui, ainsi que les pauvres larves, aiment à jouir du présent sans songer à l'avenir qui les attend.

A. DE FRAIÈRE.

LE BOUQUET FANÉ

(NOUVELLE. — FIN.)

Après le repas, Mathilde se mit au piano. L'instrument était mauvais, l'exécutante inexpérimentée; cependant, M. Grosley parut ému et tomba dans une mélancolique rêverie. Mme de la Ratais lui en ayant demandé la cause, il lui fit une réponse qui semblait l'écho d'un chagrin longtemps comprimé.

— Mais enfin, lui dit-elle, vous êtes au terme de vos épreuves; vous êtes rentré riche dans votre patrie, il ne vous reste plus qu'à jouir de votre fortune.

— En effet, dit-il avec un sourire amer, je suis revenu très riche, mais il me reste une grave préoccupation; que faire du produit de trente années de travail?

— C'est ce qui vous effraye?

— Vous me direz que je puis bien, suivant l'expression vulgaire, les manger à loisir; mais j'ai calculé qu'en tenant compte de la durée probable de mon existence, il me faudrait dépenser environ 80 francs par jour, ce qui ne laisse pas d'être difficile pour un homme habitué à mon genre de vie. Je puis encore laisser ma fortune à des héritiers qui me béniront... si je ne les fais pas trop attendre, ou bien prendre modèle sur M. de Montyon, fonder des prix de vertu, faire des legs en faveur de telles ou telles institutions. Convenez que le choix est embarrassant.

— Il y a encore une solution que vous oubliez.

— Laquelle?

— Un mariage.

— Vraiment! lequel?

— Un souvenir qui me poursuit depuis trente ans et dont le morceau que je viens d'entendre a encore avivé la vivacité, souvenir cher et triste, qui jamais comme ce soir n'a obsédé ma pensée. Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Peut-être pourrez-vous m'aider à retrouver la trace de celle à qui il se rattache.

Sa voix trahissait une émotion indicible, ses yeux étaient humides.

— Je venais, reprit-il, d'être reçu docteur en médecine; j'allai m'établir dans une petite ville voisine de la Rance; ma famille était estimée dans le pays, j'avais quelque aisance. Un avenir heureux, sinon brillant, s'ouvrait devant moi. Parmi les motifs qui me déterminèrent à choisir cette résidence, était la certitude d'y retrouver une jeune fille que j'avais connue tout enfant.

Mon imagination me la représentait revêtue d'une poétique auréole; la réalité dépassa encore mes prévisions, elle était parée de toutes les séductions de la beauté; elle était riche de toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui garantissent le bonheur du foyer auquel il est donné de les posséder; jamais, dans mes voyages, je n'ai rencontré une femme qui me parût aussi digne de produire une impression aussi ineffaçable.

L'amour devint rapidement une passion qui absorba toutes les forces de mon âme; je compris que sur elle reposaient toutes mes espérances, qu'elle pouvait me tenir lieu de tout, que rien ne pourrait me consoler d'être privé d'elle. C'était une illusion, mais je me persuadai que son cœur était d'accord avec le mien, que nos vœux étaient les mêmes. Dans l'ivresse qui troublait sans doute ma raison, j'interprétais comme des encouragements mille détails qui avaient pour moi une éloquente signification.

Un soir, je m'en souviens encore, c'était à la fin d'une belle journée comme celle-ci, nous nous étions promenés ensemble dans les sentiers fleuris, au souffle de la brise qui nous apportait les senteurs pénétrantes de l'aubépine et du lilas; j'étais trop ému pour parler, mais je résolus d'atteindre le but et de brusquer le dénouement. Je profitai d'un moment de liberté pour glisser dans un bouquet de camélias blancs, de roses et de jasmin, un billet dans lequel je lui exprimais en termes brûlants l'ardeur de mon impatience; j'ajoutais que si le lendemain, à midi, sa fenêtre était ouverte, je me considérerais comme autorisé par elle à solliciter sa main auprès de son père.

Lorsque je rentrai au salon, mon bouquet à la main, elle exécutait sur le piano, en s'accompagnant de la voix, le morceau que je n'ai pu entendre sans émotion.

» Sa mère remarqua mon trouble.

» — Qu'avez-vous? me dit-elle.

» J'alléguai la fatigue et annonçai l'intention de me retirer.

» — J'apportais ce bouquet pour Louise, ajoutai-je perdant la tête; seriez-vous assez bonne pour le lui remettre?

» Elle me le promit en souriant de mon embarras; je fus confirmé dans la pensée qui m'était venue, qu'elle lisait dans mon cœur et encourageait ma timidité. Je sortis, j'avais besoin d'être seul et de respirer le grand air; mais, avant de franchir le seuil, je crus voir la joie et la reconnaissance dans le regard de Louise, au moment où elle recevait des mains de sa mère ce messenger de mes vœux et de mon espoir.

J'avais confiance, je savais que les deux familles agréaient cette union, je croyais qu'elle-même... et cependant j'étais dans l'anxiété, mon cœur battait à rompre ma poitrine. Hélas! je m'étais leurré d'une trompeuse espérance; la journée se passa, la fenêtre et les rideaux restèrent implacablement fermés.

Après s'être interrompu quelques instants, comme s'il fléchissait sous le contre-coup de cette déception, il reprit :

— Je courbai la tête sous cet arrêt, et je compris que ma vie était brisée, que je n'avais plus de but devant moi. Rester dans

le pays après la ruine de mes espérances me parut impossible; le soir même je le quittai, et, quelques jours après, je m'embarquai pour l'Amérique, sans même chercher à savoir quel rival m'avait été préféré.

« J'ai traversé depuis bien des épreuves; j'ai lutté contre bien des périls, j'ai fait et refait plusieurs fois ma fortune, j'ai passé par toutes les alternatives de la misère et de l'opulence, et toujours; dans le wigwam des sauvages, dans les comptoirs de Chicago, dans le tumulte des cités comme dans les solitudes de l'Ouest, son image m'apparaissait. Aux heures d'abattement, je me demandais pourquoi elle n'était pas là, me soutenant de son courage; les richesses que j'amassais n'avaient pas de prix pour moi, puisque je ne pouvais les déposer à ses pieds. A la seule pensée d'aimer une autre femme, mon cœur se révoltait. Et maintenant qu'est-elle devenue? Je brûle et je tremble de le savoir. »

Il resta la tête dans ses mains; toute l'amertume des regrets et de l'isolement lui remontait au cœur.

Quelques instants se passèrent.

— Où est la tante Louison? dit Mathilde en montrant la place vide de la vieille fille.

Elle sortit et ne tarda pas à revenir; elle était profondément émue.

— Monsieur Grosley, dit-elle, venez avec moi.

Elle l'entraîna dans la chambre de la vieille fille. Celle-ci était étendue sur sa chaise, deux larmes coulaient le long de ses joues. Un bouquet fané de camélias, de roses et de jasmin était sur la table auprès d'un tiroir ouvert; un billet était déplié, laissant voir les lignes à moitié effacées par l'humidité dans laquelle il avait autrefois séjourné.

M. Grosley comprit tout. Cette Louise qu'il avait tant aimée n'était autre que la tante Louison; Mme de la Ratais avait ainsi défiguré et vulgarisé son nom pour mieux l'adapter au rôle subalterne auquel elle l'avait condamnée. Le billet venait d'être lu pour la première fois; il était resté caché dans le bouquet que la vieille fille avait conservé comme l'image de son amour méconnu, de ses espérances évanouies sans retour.

Il s'était mis à genoux devant elle, prenant ses mains dans les siennes.

— Louise, dit-il, c'était donc vrai? vous m'aimiez comme je vous aimais. Un fatal malentendu a écarté de nous le bonheur vers lequel nous courions d'un égal élan, et chacun de nous a porté le deuil de son rêve envolé. Pendant trente ans nous avons souffert de la même souffrance, porté au cœur la même blessure. Louise, les caprices de la destinée ont été cruels pour nous, mais ils n'ont pas été impitoyables. Si le matin et le milieu de la journée ont été perdus, le soir nous restez; nous pouvons vieillir ensemble. Que dis-je? nous sommes jeunes encore, puisque notre amour a gardé toute sa fraîcheur, malgré les atteintes de l'âge. Voyez, n'a-t-elle pas conservé la beauté de la jeunesse!

Il montrait le visage de la vieille fille qui, rayonnant de joie et de bonheur, semblait s'être transfiguré; ses yeux avaient un éclat inusité, une sève nouvelle circulait sous la peau; c'était le printemps qui renaissait à l'arrière-saison.

Elle le regardait avec une expression d'ineffable tendresse.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, j'étais injuste quand je me plaignais, je ne prévoyais pas qu'un pareil dédommagement m'était réservé.

— Mathilde, reprit M. Grosley en s'adressant à la jeune fille, vous l'appeliez votre tante, vous me considérez comme votre oncle, et me donnez ainsi le droit d'aider à la réalisation de vos espérances. En l'associant à moi, je m'impose l'obligation d'imiter sa bonté; mon bonheur n'a pas le droit d'être égoïste, il faut qu'il rayonne autour de moi.

LOUIS COLLAS.

REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture Régente*, en dépit de ses nombreuses rivales, garde son rang de priorité.

Nulle, à vrai dire, ne possède mieux qu'elle, ni même aussi bien, ce pouvoir suprême de transformer complètement la taille, sans gêner aucune pour la personne qui a recours à elle. C'est là une qualité bien précieuse, car rien n'est aussi nuisible à la santé, et par cela même à la beauté, que d'être gênée et serrée dans un corset: la figure s'empourpre, les veines se gonflent, les membres se raidissent, et les maux d'estomac s'ensuivent!

Avec la *Ceinture Régente*, on évite tous ces inconvénients. La taille se transforme peu à peu; doucement comprimée, elle acquiert une cambrure et une rondeur des plus charmantes, sans fatigue d'aucune sorte. Le corps est, pour ainsi dire, moulé, et comme le moule est gracieux... La conséquence, mesdames, est facile à tirer.

La femme élégante préfère, en ce moment, à la moire ou au satin la *Ceinture Régente* en fin coutil ou en gros tulle, ce qui est encore plus léger. Ce corset ainsi conditionné est extrêmement agréable à porter pendant les chaleurs, et Mmes DE VERTUS sœurs savent le rendre aussi élégant que possible en l'ornant de dentelles et de soie de couleur.

Ajoutons que, lorsqu'on visite les jolis salons de la rue Auber, 12, on est à même d'y remarquer des jupons et des tournures d'une grâce infinie, qui ne laissent rien à désirer. Particulièrement à cette époque de départs pour la campagne et les eaux, Mmes de Vertus peuvent offrir à leur clientèle de nouvelles éditions, en ce genre, entrant à merveille dans les dernières combinaisons de la mode.

— Partir, partir!... On ne parle plus que de cela! Les femmes pressent leurs couturières et celles-ci ne savent littéralement plus où donner de la tête: nous pouvons l'affirmer pour l'avoir vu de près. Chez Mme DAL-TROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 14). Mais aussi, pourquoi faire preuve de tant de goût, d'originalité, de talent?

Qu'on se figure des piles de cartons et de pièces d'étoffes attendant le ciseau de l'artiste... puis des entrées fongueuses de femmes pressées: « Quand me donnerez-vous cette robe? » Mme Daltrophe-Vormus réfléchit, calcule, puis avec sûreté: « Madame peut compter sur moi dans quinze jours pour essayer, et lorsque la toilette sera en mains, on ne la quittera plus. » Et jamais elle ne trompe personne.

Nous avons vu chez elle une délicieuse toilette, que nous allons tâcher de décrire: — Jupon en faille couleur bleu de France, à courte traine, entouré d'un grand volant coulissé jusqu'à mi-hauteur avec tête ruchée et dont le bas se termine par un fin plissé « coup de vent ». Tunique princesse en tissu broderie anglaise écrue; le devant est garni de guipure écrue, coquillée et entremêlée de nœuds plats en ruban de faille écrue. Le dos de ce vêtement est à longues basques cuirasse, sur lesquelles vient se fixer la jupe de la tunique princesse. Celle-ci, garnie de guipures, se drape derrière en formant un pouff plat, composé de hautes guipures, de plis d'étoffe et de nœuds d'un large ruban de ceinture. Les manches, en faille bleu de France, sont terminées en cornet, avec draperie plissée de broderie anglaise écrue et ruban assorti. — Rien ne saurait rendre le charme de ce délicieux costume.

SPECIALITÉS

Les femmes dont la peau délicate supporte difficilement l'air vif de la campagne, le hâle, la brise de mer, etc., trouveront un grand soulagement dans l'usage du *Rowland Kalidor*, qui, étendu sur la peau, formera comme un rempart infranchissable contre toute éventualité fâcheuse.

Ce produit d'outre-Manche, très soigné dans son principe, possède des propriétés rafraîchissantes qui rendent aux chairs une élasticité on ne peut plus agréable et communiquent au teint une fraîcheur sans pareille.

L'application du *Rowland Kalidor* est parfaite en cas de piqûre d'insecte et tout à fait efficace contre les coups de soleil; sous son action bienfaisante, l'irritation de la peau, les rougeurs, les plaques jaunes, tout cela disparaît.

Ce produit se vend en France chez tous les parfumeurs et pharmaciens: A Paris, chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 23, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione; Fay, 9, rue de la Paix.

M. D'A.

ROUVENAT (✳) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.